



Dossier pédagogique

Hate radio

Texte et mise en scène : Milo RAU

Du 16 au 19 février 2016

A 20 heures

A partir de 15 ans.

PRESENTATION

Le Centre Dramatique National de Montpellier est heureux de vous accueillir à l'occasion de la programmation du spectacle de Milo Rau.

Le metteur en scène et dramaturge suisse nous invite avec *Hate Radio* à un spectacle fort, à la frontière entre le documentaire et la fiction. Les faits sont réels, la réalité historique connue et la ressemblance entre les personnages de la pièce et des personnes ayant existé n'est pas le produit du hasard, contrairement à la formule consacrée.

Milo Rau a travaillé deux ans à l'élaboration de ce spectacle engagé, politique, à la fois violent et humaniste, à l'image des Hommes potentiellement l'un et l'autre.

Comme dans toute tragédie, la fin est inscrite dans le titre. Ici l'histoire est passée, mais la mission d'un tel spectacle, qui crie le devoir de mémoire et prévient que le processus d'endoctrinement et de radicalisation est simple, est de l'imprimer en chacun de nous par l'expérience esthétique.

Nous proposons de vous accompagner et d'accompagner vos élèves dans la découverte de cette œuvre importante et spectaculaire.

En vous souhaitant une bonne lecture et au plaisir d'accueillir vos élèves.

Rolande Le Gal

Responsable du Service éducatif
rolandegal@humaintrophumain.fr

Frédérique Devaux

Enseignante missionnée DAAC au Service éducatif
frederiquedevaux@humaintrophumain.fr

Hate radio

De Milo Rau

Du 16 au 19 février 2016 à 20 heures.

Théâtre.

Spectacle en français et en kinyarwanda surtitré en français.

Avec : *live* : Afazali Dewaele, Sébastien Foucault, Diogène Ntarindwa, Bwanga Pilipili, *vidéo* : Estelle Marion, Nancy Nkusi.

Durée : 1 h 45 (sous réserve)

Conférence de Lucie Kempf le 17 février à 12h45 à la Panacée.

Rencontre avec l'équipe artistique le 18 février à l'issue de la représentation.

« Si on avait cherché un moyen efficace et rapide d'empêcher le génocide au Rwanda, arrêter les émissions de la radio RTLM aurait pu être un bon début. »

Philip Gourevitch.

« *Hate Radio* est une tentative de compréhension de l'incompréhensible, de représentation de l'irreprésentable », selon les mots d'Assumpta Muginaneza, directrice du Centre Iriba pour le Patrimoine multimédia au Rwanda. Vingt ans après le génocide, produire et partager cette pièce est une façon de ne pas reléguer à l'oubli l'insupportable et irréparable expression de la haine d'une communauté humaine vis-à-vis d'une autre communauté humaine.

I. Milo Rau :



Essayiste, critique, réalisateur de cinéma et metteur en scène de théâtre suisse, Milo Rau a été l'élève de Pierre Bourdieu avant de devenir professeur de sociologie. Avec les membres de [l'Institut International du Crime Politique](#) qu'il a fondé en 2007, il recherche, consulte les archives, rencontre les témoins des exactions dont il a le projet de rendre compte. Sa sensibilité aux problématiques historiques et sociales, il l'exprime ensuite dans ses créations qui passent au filtre artistique des événements majeurs de l'histoire contemporaine.

Son théâtre est politique, il témoigne, reconstitue et représente, c'est un théâtre du réel qui réfléchit aux mécanismes de l'endoctrinement et place le spectateur dans une position active, « ici et maintenant » témoin du monde.

Après avoir créé *Les Dernières Heures des Ceausescu*, en 2009, proposé dans *La Déclaration de Breivik* en 2012 une réflexion sur la tuerie d'Utoya, ou sur la condamnation des féministes russes des Pussy Riot dans *Les Procès de Moscou* en 2013, il place sur le plateau la question de la responsabilité collective du

génocide de la minorité Tutsi ainsi que l'assassinat de milliers de Hutus modérés au Rwanda dans *Hate radio*.

© C. B. 2

II. La genèse de l'œuvre : une réalité historique :



Le 6 avril 1994, l'avion du président rwandais Habyarimana est abattu par deux missiles. C'est le point de départ du génocide le plus cruel jamais enregistré depuis la fin de la guerre froide. En « cent jours », on estime qu'entre huit-cent mille et un million de personnes appartenant à la minorité Tutsi ainsi que des milliers de Hutu modérés ont été assassinés.

Le contexte historique précédant le génocide des

Tutsis :

Le génocide Tutsi s'est déroulé dans un climat de guerre civile opposant le gouvernement rwandais, constitué de Hutus, au Front patriotique rwandais (FPR), accusé par les autorités d'être essentiellement Tutsi. Le 1^{er} octobre 1990, des Rwandais exilés et regroupés au sein du FPR décident de regagner le pays à partir de l'Ouganda et de prendre le pouvoir par les armes. En réponse, les autorités rwandaises engagent l'armée et exterminent tous les Tutsis de l'intérieur du Rwanda. Elles perdent la guerre civile au profit du FPR mais atteignent leur objectif génocidaire.

L'histoire de ce génocide est aussi en partie liée à celle de la colonisation allemande puis belge du pays. Au début du XX^{ème} siècle, les colonisateurs allemands ont cru percevoir une supériorité génétique des Tutsis, fondée sur des bases raciales, établissant leur supériorité intellectuelle, et morphologiques, établissant une finesse des traits qu'ils pensaient issue de leurs ancêtres éthiopiens ou égyptiens. Les Belges, qui héritent de cette colonie à la fin de la Première Guerre mondiale entérinent cette cristallisation des différences ethniques et confient l'autorité aux Tutsis, sous la tutelle de l'administration coloniale. Ce choix est alors validé par la Société des Nations.

La responsabilité de la Radio RTLM dans ce génocide :

Le but de Milou Rau avec ce spectacle est d'interroger les mécanismes qui ont conduit à ce massacre en masse, organisé bien avant les « cent jours », par la station de radio la plus populaire de cet Etat d'Afrique centrale, la « Radio-Télévision Libre des Mille Collines » (RTLM). Quotidiennement, par le biais de techniques innovantes et de la participation de ses animateurs, cette dernière met en œuvre un véritable lavage de cerveau des auditeurs, dont la finalité est la déshumanisation progressive des Tutsis et des Hutus modérés et la radicalisation des auditeurs. Le studio de RTLM, dont la programmation mêle à la musique pop et aux reportages sportifs, des pamphlets politiques et des appels explicites au meurtre, devient en quelques mois un laboratoire de propagation d'idées racistes, diffusées au milieu d'émissions de divertissement.

Toutes les paroles reproduites sur scène ont été prononcées. Milo Rau a retranscrit de vraies émissions diffusées par la radio à cette époque. Deux ans de recherches ont été nécessaires pour recueillir les témoignages des rescapés mais aussi des acteurs du génocide, comme Valérie Bemeriki, actuellement toujours emprisonnée, qui a fourni à Milo Rau la description détaillée du local de la radio.

C'est cette orchestration criminelle que le metteur en scène et sociologue suisse reproduit sur scène, avec la participation des spectateurs qui seront placés dans la situation des auditeurs d'alors, exposés à l'excitation criminelle de trois animateurs d'origine rwandaise et d'un animateur d'origine belge. Pour reconstituer une heure de programmes à partir de séquences réelles, dans leurs langues originales, Milo Rau a fait appel à des acteurs rwandais ou d'origine rwandaise. L'un d'eux Diogène Ntarindwa, qui interprète le rôle de l'animateur Kantano Habimana, a été lui-même soldat du FPR pendant le génocide. A l'époque, il avait longuement écouté la voix de son personnage.

Pendant le spectacle, le film des narrations choisies des anciens bourreaux et des victimes est projeté sur les murs du studio de radio reconstitué. Les spectateurs sont amenés à plonger au cœur de la conscience raciste, et deviennent les témoins de ses conséquences indélébiles.

III. Pistes pour une préparation à la découverte du spectacle ou pour une exploitation de celui-ci après la sortie au théâtre :

Vous pouvez commencer par faire émerger les horizons d'attente de vos élèves en vous appuyant sur :

- **L'évocation du titre de la pièce** : *Hate radio*, dont la traduction signifie : Radio de la haine.
- **L'analyse de l'image** : les photographies reproduites en fin de document peuvent donner aux élèves l'occasion de confronter leurs horizons d'attente.
- **La visualisation d'extraits vidéo** de la pièce peut éveiller chez eux de nouveaux questionnements : [Premier extrait](#) (nous vous conseillons de ne projeter que les deux ou trois première minutes), [Deuxième extrait](#), [Troisième extrait](#) et [Quatrième extrait](#).
- **La définition du mot « génocide »** permettra d'établir que le terme ne s'applique pas en fonction du nombre de morts mais qu'il repose sur une analyse juridique de critères définis par la [Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide](#) du 9 décembre 1948 de l'[ONU](#) qui établit qu'un génocide est « commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel ».
- **La visualisation d'une interview de Milo Rau au journal télévisé « Grand Angle »** : [Milau Rau parle de ses projets "Hate radio" et "Civils wars"](#)
- **D'autres extraits vidéo** (notamment une interview de Milo Rau au festival d'Avignon) sur [Théâtre-Vidéo](#)

Voici quelques pistes de réflexion possibles pour préparer une discussion en classe ou un travail en aval de la sortie au théâtre :

- **L'espace théâtral** : quelle est la place des spectateurs par rapport à la scène et par rapport aux comédiens ? dans quelle situation la pièce place-t-elle le spectateur et quelle résonance cette situation a-t-elle sur lui ? ;
- **L'espace scénique** : quelles sont ses caractéristiques (sol, mur, formes, couleurs, matériaux...) ; l'espace est-il unique ou évolutif ? encombré ou minimaliste ? ;
- **Les objets scéniques** : quelles sont leurs caractéristiques (leurs rôles : utilitaire, symbolique, métonymique...) ? ;
- **La lumière** : à quels moments intervient-elle ? quel est ou quels sont ses rôles ? ;
- **La musique** : qui en est à l'origine (un acteur, un régisseur son, des musiciens...) ? quels sont ses effets sur la représentation ? ;
- **La vidéo** : de quelle nature est-elle (montage de documents, prises de vue pour le spectacle, fabrication narrative...) ? dans quel espace intervient-elle ? d'où est-elle projetée ? ;
- **Les costumes** : quels sont leurs fonctions (caractériser un milieu social, une époque...) ? quels sont les choix esthétiques (couleurs, formes, matières...) ? ;

- **Les acteurs** : quelle est leur apparence physique ? quelles sont leurs attitudes (posture identifiable, caractérisée, évolutive...) ? quels sont leur rapport au groupe (interaction physique, jeux de regard...) ? quel est leur rapport au texte et à la voix (intentions, rythme, variations...) ? ;
- **Les personnages** : quelles sont leurs histoires ? quels rapports les unissent ? ;
- **La mise en scène** : quel est son parti-pris esthétique (réaliste, symbolique...) ? quelle est la place du texte ? quel est le rapport entre le texte et l'image ? ;
- **La dramaturgie** : comment s'enchaînent les situations ? comment se mettent en place les 4 thèmes de la fascination et de la manipulation mentale ? quels sont les liens entre le texte et l'image, le texte et le son ? ; comment la pièce traite-t-elle des questions de l'individu et de l'altérité ? quelles sont les thématiques sociétales et politiques de la pièce ? comment le spectacle représente-t-il le temps présent ?

IV. Pistes pour une exploitation du spectacle après sa découverte :

Plusieurs pistes sont envisageables :

- **Conduire les élèves à donner leur opinion sur le spectacle :**
 - A la manière de Georges Perec, racontez vos souvenirs du spectacle en commençant par : « Je me souviens de... » (une image, un mot, un accessoire...)
 - Résumez le spectacle en un mot ; mettez l'ensemble des mots écrits par le groupe dans un chapeau et, chacun à son tour, tirez un mot et tentez de l'expliquer par rapport à votre ressenti du spectacle.
 - Décrivez un moment ou le personnage que vous avez préféré dans le spectacle.
 - Faites un portrait chinois du spectacle (si c'était une couleur, un animal, une odeur...)
 - Ecrivez un haïku sur la pièce (5 syllabes, puis 7 syllabes, puis 5 syllabes).
 - Rédigez une liste d'adjectifs pour qualifier la pièce.
 - A partir de ce travail de rédaction et de la lecture de critiques de presse, écrivez votre propre critique du spectacle.
 - Ecrivez une lettre au metteur en scène, au dramaturge ou à l'un des acteurs pour lui exposer votre opinion sur le spectacle.
 - Organisez un débat : un groupe fera la promotion du spectacle alors que l'autre jouera les critiques mécontents.
- **Conduire les élèves à exercer leurs qualités d'imagination :**
 - Imaginez un titre, une affiche et une bande-annonce alternatives au spectacle.
 - Proposez une scénographie personnelle : quels décors ? quels costumes ?
 - Rejouez une scène différemment, proposez une autre mise en scène.
 - En groupe, réalisez un tableau vivant d'un moment-clé du spectacle. Les autres décriront ce qu'ils verront.
 - Imaginez le monologue intérieur d'un personnage.
 - Imaginez une fin alternative, réécrivez une scène : que se serait-il passé si.... ?
 - Jouez une émission de télévision où un journaliste interviewe le metteur en scène, un acteur ou le dramaturge.
- **Conduire un travail de recherches pouvant aboutir à des exposés sur :** le devoir de mémoire ; l'Agit-prop et le théâtre documentaire ; la pluridisciplinarité dans le théâtre contemporain ; l'art et la politique ; l'aménagement de l'espace théâtral...

V. Entretien avec Milau Rau

« Pourquoi avez-vous choisi de reconstituer un studio de radio pour aborder le génocide rwandais ?

Si le prologue et l'épilogue de *Hate Radio* sont composés de témoignages, il est vrai que le cœur de notre projet était de reconstituer une émission imaginaire dans le studio de la Radio-Télévision Libre des Mille Collines, qui émettait à Kigali avant et pendant le génocide. Cette émission n'a jamais existé telle que nous la présentons, mais nous avons repris des extraits d'émissions bien réelles qui se sont déroulées à cette époque. Quand on m'a demandé, il y a cinq ans, de travailler sur le génocide rwandais, j'ai lu toutes sortes de documents et j'ai très vite réalisé que je ne parviendrais pas à fictionner une réalité aussi forte. Je me suis alors souvenu de l'histoire de la Radio-Télévision Libre des Mille Collines (RTL) et de l'un de ses animateurs vedettes, Georges Ruggiu, le seul Blanc qui travaillait dans cette radio, après être arrivé par hasard au Rwanda.

L'un des animateurs était donc d'origine belge ?

Tout à fait. Il était en conséquence un alibi pour donner de la légitimité à cette radio, en en gommant son identité communautariste, celle des Hutus du Rwanda. En travaillant sur les archives de cette radio, j'ai, par ailleurs, réalisé que j'avais dix-sept ans lorsque le génocide s'est déroulé et que j'écoutais en Suisse la même musique que celle diffusée sur les antennes de la RTL. Les futurs assassins avaient donc à peu près le même âge que moi, la majorité ayant entre seize et vingt-cinq ans. Ils écoutaient cette radio parce qu'on y passait la meilleure musique en provenance du Congo et, plus largement, du continent africain, dans une étonnante décontraction et une ambiance tout à fait joyeuse. C'est ce rire du bourreau qui allait devenir le nucléus de mon projet pour raconter cette histoire complexe.

Avez-vous rencontré les animateurs de la RTL qui sont maintenant emprisonnés ?

Oui. Nous nous sommes rendus au Rwanda pour consulter et étudier les archives du Tribunal pénal international pour le Rwanda, qui a jugé les responsables du génocide. Nous avons ainsi eu accès aux procès-verbaux du jugement des animateurs de la radio et avons, ensuite, rencontré la présentatrice la plus connue, Valérie Bemeriki, qui a été condamnée à la prison à vie.

Vous avez reconstitué très précisément leur studio d'enregistrement et vous avez travaillé à partir d'archives sonores de la radio. Votre théâtre relève-t-il du documentaire ?

Je ne crois pas que mon théâtre soit un théâtre documentaire. J'ai en effet utilisé des documents existants, mais j'ai condensé tous ces matériaux en une seule émission. Cela ne correspond donc pas à la réalité. Comme pour mes spectacles précédents, j'ai écrit une histoire, un script que nous jouons maintenant sur scène. Les paroles dites par les comédiens ont toutes été dites : je n'ai rien inventé. Sauf que ce ne sont pas obligatoirement les personnages figurant dans la pièce qui ont prononcé les mots que j'utilise. Il y avait une dizaine d'animateurs-journalistes à la RTL et je n'en ai conservé que quatre pour concevoir mon spectacle. Nous avons aussi modernisé cette radio, qui devient plus post-moderne. Je qualifierais notre démarche de naturaliste, plutôt que documentaire. Nous sommes également loin du théâtre brechtien, car nous n'établissons aucune distance.

Que se passait-il concrètement à la RTL ?

C'était une radio interactive : les auditeurs appelaient et parlaient de la musique qu'ils écoutaient. Puis, il y avait, par moments, des discours qui appelaient directement au meurtre. Mais cette radio gardait une démarche d'information généraliste, avec des reportages sur le Tour de France, par exemple. C'est cette ambiguïté qui m'a particulièrement intéressé. Lorsque nous avons joué à Kigali,

des spectateurs m'ont dit : « C'était exactement comme ça, mais vous avez oublié Mireille Mathieu ! » Nous avons donc rajouté l'une de ses chansons.

6

Vos comédiens ont-ils vécu les événements tragiques dont il est question ?

Diogène Ntarindwa était engagé dans les troupes du Front patriotique rwandais, mais il écoutait aussi RTL M et se souvient bien des émissions de Kantano Habimana qu'il interprète dans la pièce. Et Nancy Nkusi, qui joue Valérie Bemereki, avait huit ans au début des événements et a fui avec ses parents. Sujet tabou, sa famille n'évoquait jamais ces violences. Elle a découvert leur réalité tragique lors de notre travail et est revenue au Rwanda pour jouer la pièce.

Étrangement, la radio RTL M attaque parfois le président hutu Juvénal Habyarimana...

Je me représente le jeu politique rwandais de l'époque comme une hydre à deux têtes. Sur la scène internationale, le président affichait l'image d'un modéré qui voulait pacifier le pays. Sur le plan national, il mettait peu à peu en place le génocide, notamment en finançant la RTL M. Il était à la fois le bon et le méchant. C'est un jeu très sophistiqué, dont demeurent de nombreuses énigmes non résolues, comme les commanditaires du crash de l'avion présidentiel ou encore ce qui a déclenché le génocide. Selon les sources, les accusations portent certaines fois sur les Forces armées rwandaises, d'autres fois sur le Front patriotique rwandais rebelle.

Pourquoi avez-vous fait un prologue et un épilogue dans votre spectacle ?

Il fallait apporter des informations au spectateur pour qu'il comprenne mieux les allusions qui sont présentes dans l'émission de radio, c'est-à-dire dans le cœur du spectacle. La pièce montre d'abord le chemin qui a été suivi pour arriver au génocide, puis les dernières heures du génocide, au moment où les bourreaux comprennent que c'est fini et s'acharnent encore.

Ils déchaînent une violence aveugle et encouragent à tuer le maximum d'ennemis avant de perdre la partie. Notre spectacle n'explique pas ce qui s'est passé : il met en lumière l'atmosphère de ces événements. Par ailleurs, beaucoup de Tutsis n'étaient évidemment pas conscients de l'existence du génocide, rassurés par les accords d'Arusha, signés entre 1992 et 1993. Ces accords diplomatiques concernaient plusieurs États dont le Burundi et le Rwanda, et visaient à régler les conflits racistes entre Hutus et Tutsis, notamment en garantissant l'intégration des Tutsis dans la politique nationale.

Ce génocide apparaissait ainsi comme inimaginable...

Un temps de travail avec une psychologue nous est apparu nécessaire pour saisir les mécanismes du génocide. Il fallait s'intéresser autant aux victimes qu'aux bourreaux. Il est extrêmement complexe de comprendre comment se fabrique un bourreau et comment l'acte de torturer devient une activité « normale » et quotidienne. Il s'agissait aussi de percevoir la mise en place d'un contexte où il était facile à un étudiant hutu de dire en plaisantant à un étudiant tutsi, dans la cour d'une université : « Demain, je te tue. » On ne peut pas vraiment décrire le mécanisme qui produit cela. On peut juste décrire une atmosphère propice à cela.

Les journalistes de la RTL M ont-ils un sentiment d'innocence puisqu'ils n'ont tué personne directement ?

En effet, ils le disent lors de leur procès. Qu'ont-ils gagné dans cette participation indirecte au génocide ? On a fait croire aux Hutus qu'il était non seulement légal de tuer les Tutsis, mais qu'il y avait aussi des choses à gagner : une petite maison, une voiture... Il y avait l'idée que cela était un acte positif, et donc légal. Dès le début du génocide, il a clairement été exprimé qu'il y avait une légitimité à exterminer les Tutsis, qualifiés de « cancrelats ». Cela a développé un sentiment d'impunité au sein de toute la communauté hutu. D'un point de vue étatique, ce génocide n'était pas organisé comme dans l'administration nazie, qui avait mis en place un plan industriel

7

d'extermination. En conséquence, quand la responsabilité individuelle a été mise en cause au moment des procès, les réactions des protagonistes ont été très différentes. Tous n'ont pas agi de façon directe. Quand le philosophe a joué sur les métaphores : « Le grand arbre qui nous fait de l'ombre doit être coupé », le militaire a dit : « Il y a un danger pour le peuple et il faut former des milices pour se protéger », et le journaliste a fait écouter de la musique et rire les auditeurs. Chacun a tout de même sa responsabilité, difficilement évaluable. Selon des études, au terme du processus, il y aurait eu des centaines de milliers de génocidaires.

Les animateurs de la RTLTM détournent-ils le sens premier des mots qu'ils employaient ?

C'est la raison pour laquelle les juges, lors des procès, ont fait appel à de très nombreux experts en linguistique. La langue rwandaise est très complexe et utilise beaucoup de métaphores. Ainsi, quand les journalistes disaient « libérer », les auditeurs entendaient « torturer », « travailler » pour « tuer ». Les linguistes ont donc composé un dictionnaire de métaphores utilisées par les génocidaires. Un chanteur très célèbre n'a pu être condamné pour ses chansons, car il n'a pas été prouvé que les paroles, très équivoques, étaient condamnables. Mais il a été condamné pour un discours sans ambiguïté à un groupe de meurtriers dans son village. Le chef de la RTLTM n'a pas été condamné en tant que directeur de la station, mais pour une conversation publique qu'il avait eue dans un hôtel. Les notions de responsabilité et de culpabilité sont très difficiles à définir et à prouver dans le cas de génocides.

Comment comprendre le processus d'escalade de cette violence meurtrière qui est survenue au Rwanda ?

La plupart des assassins étaient des jeunes hommes, célibataires et sans enfant. Dans les sociétés où les jeunes de moins de vingt-cinq ans sont nombreux et connaissent des difficultés à s'insérer dans la société qui ne leur offre ni travail ni famille, il semble qu'il y ait un terrain favorable à cette violence incontrôlable. Dans *Hate Radio*, il n'y a qu'une seule femme dans un groupe très masculin. Elle n'utilise pas le même vocabulaire vulgaire que les hommes et a beaucoup de références religieuses.

Votre travail sur ce génocide s'inscrit dans une série de spectacles « politiques » produits par votre maison de production, l'IPM (International Institute of Political Murder). Quelles sont les motivations qui sous-tendent vos pièces ?

C'est la démocratie post-moderne qui nous intéresse. Je viens de terminer, à Moscou, la reprise de trois procès contre des artistes : entre autres celui contre les Pussy Riot. Ce travail se focalise sur la liberté de la culture au sein de l'État russe, dirigé par Vladimir Poutine. Les magistrats, les avocats et les témoins qui apparaissent dans notre procès populaire durant seize heures sont ceux qui ont participé au véritable procès. Ceux qui ont pris le parti de la condamnation étaient convaincus de la menace portée par ces artistes contre l'État russe. Selon eux, les artistes prendraient part à un complot plus vaste, qui viserait à détruire la Russie éternelle et ses traditions. Il est alors difficile de distinguer qui est le démocrate, qui défend les libertés.

Nous avons aussi travaillé sur Anders Breivik, le Norvégien qui a tué soixante-dix-sept personnes au nom de la lutte contre l'islamisation de la société. Nous avons lu le texte de son discours de défense, dans lequel il cite toute une série de chiffres véridiques.

À partir de ces faits réels, Anders Breivik tente de prouver la menace pesant sur le monde occidental, soumis à un néo-libéralisme qui efface les traditions et les langues nationales. Comment ne pas comprendre, alors, que des notions qui appartenaient à la mouvance gauchiste passent directement dans une extrême droite qui, elle-même, n'est pas nazie, Anders Breivik n'étant pas antisémite ?

À Moscou, la police est intervenue pour interdire votre performance.

Il y a eu, en effet, un moment de grande théâtralité involontaire lorsque les policiers et les cosaques, qui travaillent la main dans la main, ont envahi le lieu de la performance. Ils ont été stupéfaits de voir

notre procureur général, Maxim Shevchenko, animateur vedette de la première chaîne d'État, louant la gloire de Poutine, assis derrière son bureau et participant à notre procès. Il y a eu un grand moment de stupéfaction. C'était éminemment théâtral, car plus personne ne comprenait ce qui se passait et le réel s'inversait. Ce qui était curieux, c'est que je n'avais aucun acteur professionnel dans la salle, mais des dizaines d'acteurs amateurs, dont certains ne savaient même pas qu'ils faisaient partie de la performance puisque qu'ils étaient certains d'être dans le réel et dans la vérité.

Vous avez aussi travaillé sur le procès des époux Ceașescu en Roumanie ?

C'est un procès politique, qui a permis d'effacer la responsabilité de tous ceux qui entouraient les deux dictateurs et qui, pour certains, sont encore au pouvoir aujourd'hui. C'est ce phénomène qui nous intéressait, un procès de façade derrière lequel les autres responsables ont pu se refaire une virginité politique.

Selon vous, qu'est-ce que le théâtre peut apporter de plus, par rapport aux films documentaires et aux témoignages enregistrés ?

Ce qui m'intéresse, c'est de montrer ce que personne ne voit vraiment. Avec *Hate Radio*, c'était le studio et le quotidien des animateurs. Il s'agissait de révéler la banalité du génocide à travers le travail quotidien des animateurs et journalistes.

On les voit s'amuser et boire une bière, tandis que les cadavres s'amoncellent hors du studio. Le théâtre permet de montrer la face cachée. Par ailleurs, il permet de s'adresser à chacun. Dans notre pièce, le spectateur écoute l'émission à travers un casque individuel, qu'il peut retirer à son gré. Nous avons en effet souhaité le placer dans la position d'un auditeur de radio.

On parle donc à chaque spectateur, tout en lui laissant la possibilité de se soustraire à notre propos. Au théâtre, nous ne sommes jamais dans un rêve : nous sommes toujours réveillés.

Propos recueillis par Jean-François Perrier.



HATE RADIO

texte et mise en scène Milo Rau

photo © Daniel Seiffert





HATE RADIO

texte et mise en scène Milo Rau

photo © Daniel Seiffert

